

avoir trop dit ou pas assez. La critique était juste. C'est donc pour examiner tout cela de plus près que je me suis remis au travail.

Avant de donner quelques précisions sur la façon dont j'ai conçu cette petite recherche, je voudrais expliquer rapidement au lecteur les raisons initiales qui m'avaient incité à publier cette tribune dans *Le Monde*.

Eric Zemmour a affirmé à plusieurs reprises qu'il ne s'attaquait jamais aux personnes, mais à leurs idées³. Si l'on admet cet argument – bien qu'il soit contestable étant donné la multitude des polémiques auxquelles Eric Zemmour a été mêlé depuis vingt ans –, la question qui se pose est de savoir pourquoi ses adversaires réagissent à ses diatribes avec autant de véhémence ? J'y répondrai en évoquant ma propre expérience. Dans son dernier livre, en effet, Zemmour s'en prend violemment aux historiens professionnels. Certes, quasiment aucun nom propre n'est cité mais personne, parmi ceux qui exercent le métier d'enseignant-chercheur, n'a pu admettre qu'il s'agissait d'un « débat d'idées », sans « procès d'intention ». Si Eric Zemmour le pense vraiment, c'est qu'il ignore complètement ce qu'on appelle en sociologie, la réception d'un discours.

La psychologie sociale a montré, en effet, qu'il n'était nullement nécessaire d'agresser un individu personnellement pour qu'il se sente humilié ou discrédité. Il suffit que cette dévalorisation touche sa communauté, ses croyances, le sens qu'il a donné à sa vie. La position dominante qu'occupent dans les médias ceux que j'appelle les « professionnels de la parole publique » les rend généralement aveugles aux effets émotionnels de ce qu'ils racontent tous les jours. Voilà pourquoi ils sont tout étonnés des réactions parfois violentes qu'ils suscitent en retour.

3. « Personnellement, je reconnais à mes adversaires une certaine intégrité, je préfère les créditer d'"idées" plutôt que de leur faire des procès d'intention », voir Alexandre DEVECCCHIO, « Éric Zemmour : "Être le porte-voix des classes populaires est ma plus grande fierté" », *FigaroVox*, 7 novembre 2014 (mis à jour le 15 novembre 2014).

chercheurs. « Ces historiens-là tiennent le haut du pavé, écrit-il. Ils ont titres et postes. Amis et soutiens. Selon la logique mafieuse, ils ont intégré les lieux du pouvoir et tiennent les manettes de l'État⁵. » Je fais partie des historiens qui ont « titre et poste », puisque j'ai effectué toute ma carrière dans des institutions prestigieuses (l'École normale supérieure et l'École des hautes études en sciences sociales) où est formée une partie des élites de la République. Je serais donc l'un des membres de cette « grande machinerie universitaire historiographique [qui] euthanasie la France », comme il l'écrit aussi dans *Destin français*.

Depuis la parution de son dernier livre, Zemmour ressasse partout la même rengaine. Dans la chronique qu'il tient chaque semaine dans *Le Figaro*, il écrit par exemple : « Les historiens se soumettent au nouveau pouvoir. » Et d'ajouter : « Le nouveau Dieu de nos historiens contemporains est la Femme ou l'Europe ou le Migrant ou le Décolonisé [...]. La plupart des historiens qui se prétendent scientifiques sont devenus de nouveaux prêtres qui servent de nouveaux dieux⁶. »

Ces calomnies sont répercutées régulièrement par des chaînes télévisées, des radios, une partie de la presse, sans que nous ayons la possibilité d'y répondre, alors même qu'elles ne reposent sur aucune preuve. Puisque tous les journalistes, paraît-il, traquent aujourd'hui les « *fake news* », je suis disposé à contribuer à faire éclater la vérité, en dévoilant publiquement le type de pouvoir et de priviléges que je détiens. Je suis prêt à comparer, avec Éric Zemmour, ma déclaration d'impôts, mon patrimoine, le quartier où je vis, mon emploi du temps et mon carnet d'adresses. Et puisque, paraît-il, ces mêmes journalistes mènent un combat quotidien contre le « populisme », je suis sûr qu'ils s'empresseront d'informer leur public sur la façon dont Éric Zemmour mobilise la rhétorique populiste pour tenter de faire taire ses contradicteurs.

5. Éric ZEMMOUR, *Destin français*, op. cit., p. 37.

6. Éric ZEMMOUR, « Ces historiens qui se disent sans préjugés », *Figaro Vox*, 17 avril 2019.

modeste et déclassée, ce qui m'a marqué dès l'enfance, c'est la stigmatisation qui pesait sur les gens comme nous ; le mépris des bourgeois pour les familles nombreuses qui-ont-des-gosses-pour-toucher-les-allocs (j'étais l'aîné d'une famille de huit enfants).

Mes parents ne m'ont pas placé dans une école religieuse comme ceux du petit Zemmour. J'ai fait ma scolarité à l'école publique avant la réforme Haby (1975) qui a mis en place ce fameux « collège unique » que Zemmour présente comme une catastrophe nationale. Comment pourrais-je prétendre que « c'était mieux avant », alors que j'ai vécu la ségrégation sociale qui interdisait aux enfants des classes populaires d'aller au lycée ? Après le CM2, direction la filière courte dans un collège d'enseignement général (CEG), avec le brevet comme terminus ; sauf pour les élèves qui passaient le concours d'entrée à l'école normale d'instituteurs, ce qui a été mon cas. Alors que Zemmour ne cesse de parler des « continuités » de son enfance, avec des trémolos dans la plume, ma trajectoire était à l'inverse marquée par les ruptures et les galères : j'ai dû mener un parcours du combattant pour franchir une à une les étapes.

J'évoque ce passé non pas pour affirmer que ma propre histoire serait « représentative », mais au contraire pour souligner la diversité des trajectoires qui ont caractérisé notre génération, alors que Zemmour présente son expérience comme un modèle afin de prouver que « c'était mieux avant ».

Dans un autre passage de son entretien publié dans *Le Figaro*, Éric Zemmour confie à son interlocuteur : « J'ai l'impression d'être resté fidèle à mes origines sociales, de ne pas avoir trahi d'où je viens. Tout cela touche à des sentiments très profonds. » Je suis en partie d'accord avec cette dernière phrase. Beaucoup de « transfuges sociaux » éprouvent un sentiment de culpabilité parce qu'ils ne vivent plus dans le milieu qui a été celui de leur enfance⁹. On verra plus loin

9. Tout dépend néanmoins des conditions de socialisation dans le milieu d'origine et de la prise de distance avec la famille, les amis d'enfance, etc.

dans les écoles publiques du quartier de banlieue où nous habitions et cela ne les a pas empêchés de réussir leurs études.

Éric Zemmour, tout comme Édouard Drumont avant lui, est un exemple parfait des transfuges sociaux qui ont été tellement fascinés dans leur enfance par le monde bourgeois qu'ils ont mobilisé toute leur énergie pour le rejoindre et lui ressembler. Fortune faite, Éric Zemmour s'est installé « dans un vieil immeuble xix^e, à l'ombre de l'église Saint-Augustin dans le VIII^e arrondissement, ce phare du catholicisme pour temps obscurs¹² » et il a scolarisé ses enfants dans des établissements privés. La fascination pour les « grands » transpire d'ailleurs à chaque ligne de son histoire de France.

Comment, dans ces conditions, peut-on affirmer qu'on est resté fidèle à ses origines ? La réponse tient dans ce que j'appelle une fidélité dévoyée. Elle consiste à inventer des « dominants imaginaires » contre lesquels on mène un combat inlassable au péril de sa vie. C'est ce genre de raisonnement qui pousse constamment Éric Zemmour à dramatiser la situation des banlieues, en prenant les exemples extrêmes pour la règle. Quand il affirme, par exemple, « les banlieues françaises sont désormais homogènes ethniquement et religieusement », c'est une manière de justifier le fait qu'il a lui-même déserté les lieux où il a passé son enfance. Pour éviter les ghettos qu'il dénonce, il aurait pu montrer l'exemple et y rester, comme je l'ai fait. De même, quand il affirme que le « vivre ensemble », « c'est le fantasme des plateaux télé ». Dans la réalité les gens ne se mélangent pas, ils se séparent¹³ », il prend ses désirs pour des réalités, en généralisant son cas personnel.

Dans l'interview citée plus haut, Éric Zemmour affirme aussi : « Ma plus grande peur est effectivement de me couper du peuple et de rester enfermé dans ma tour d'ivoire médiatique. C'est un risque qu'il faut que je conjure. J'ignore encore

12. Ariane CHEMIN, « Et Zemmour devint Zemmour », *Le Monde*, 8 novembre 2014.

13. Cité in Danièle MASSON, *Éric Zemmour. Itinéraire d'un insoumis*, Éd. Pierre-Guillaume de Roux, Paris, 2018, p. 158.

les frontières, encourager ou non le « multiculturalisme », etc. Je ne me fais pas non plus l'avocat des victimes des discriminations. J'analyse aussi le rôle que ceux qui parlent en leur nom jouent aujourd'hui dans toutes ces polémiques sans me prononcer sur la légitimité de leur combat, car ce serait contradictoire avec ma conception de la science.

Le but de ce livre est de mieux comprendre ce qu'est, au juste, l'histoire identitaire que diffuse Éric Zemmour. Le vocabulaire de l'identité ayant pris une place considérable dans le débat public, je voudrais préciser quel sens je donne à ce mot. Je pars du principe que toute personne est façonnée par un grand nombre de caractéristiques identitaires (liées à son genre, son milieu social, sa nationalité, sa religion, son origine, etc.). C'est ce que j'appelle des « identités latentes » que nous aménageons à notre convenance dans notre vie privée. Un discours identitaire se caractérise par le fait qu'il sélectionne l'une de ces identités latentes pour la projeter dans l'espace public, la transformant ainsi en une entité collective, un « personnage » dénoncé ou défendu dans le cadre des luttes politiques du moment.

Au sens large, on peut dire que tous les discours politiques présentent une dimension identitaire. Comme je l'ai montré dans mon *Histoire populaire de la France*¹⁵, le mouvement ouvrier s'est développé à partir de la fin du XIX^e siècle en mobilisant l'identité sociale de son électorat, afin de fabriquer le personnage du « prolétaire » exploité par son patron. Cependant, dans le présent ouvrage, j'aborde les questions identitaires au sens strict du terme, qui est le plus courant aujourd'hui. Il renvoie aux discours qui fabriquent des entités collectives à partir du critère de l'origine et/ou de la religion des individus.

Je montre, dans ce livre, que le type d'histoire identitaire que ressasse Éric Zemmour dans ses livres a lui aussi une histoire, qui débute avec Édouard Drumont. Cette hypothèse a déjà

15. Voir Gérard NOIRIEL, *Une histoire populaire de la France. De la guerre de Cent Ans à nos jours*, Agone, Marseille, 2018, notamment le chapitre 9.

Avant-propos

Les raisons d'une indignation

J'ai publié mes premiers écrits sur la question de l'immigration il y a quarante ans, en 1980, au moment même où Eric Zemmour était en train d'échouer au concours de l'ENA¹. Quand il a fait paraître son premier livre, quinze ans plus tard, j'avais déjà consacré plusieurs ouvrages qui réfutaient, preuves à l'appui, la plupart des thèses qu'il ressasse aujourd'hui.

Autant dire que si j'ai décidé de prendre sa prose au sérieux, ce n'est nullement pour relancer un « débat » sur ces questions. Comme on le verra amplement dans les pages qui suivent, le chercheur en sciences sociales et le polémiste ne parlent pas le même langage. On peut s'échiner à multiplier les faits et les preuves, ça ne change rien. L'un des buts de la présente étude est d'essayer de comprendre pourquoi les polémistes comme Zemmour ont, au final, toujours raison, alors qu'ils bafouent la raison.

Ce livre est le prolongement d'une tribune que j'ai publiée dans le journal *Le Monde* au moment de la sortie du dernier ouvrage d'Eric Zemmour, *Destin français*². Dans cette tribune, j'avais esquissé une comparaison avec Édouard Drumont, le « père » de l'antisémitisme français. On m'a reproché d'en

1. Gérard NOIRIEL (avec la collaboration de Benaceur AZZAOUTI), *Vivre et lutter à Longuy*, Maspero, Paris, 1980.

2. Gérard NOIRIEL, « Eric Zemmour tente de discréditer tous les historiens de métier », *Le Monde*, 29 septembre 2018 ; Eric ZEMMOUR, *Destin français*, Albin Michel, Paris, 2018.

avoir trop dit ou pas assez. La critique était juste. C'est donc pour examiner tout cela de plus près que je me suis remis au travail.

Avant de donner quelques précisions sur la façon dont j'ai conçu cette petite recherche, je voudrais expliquer rapidement au lecteur les raisons initiales qui m'avaient incité à publier cette tribune dans *Le Monde*.

Eric Zemmour a affirmé à plusieurs reprises qu'il ne s'attaquait jamais aux personnes, mais à leurs idées³. Si l'on admet cet argument – bien qu'il soit contestable étant donné la multitude des polémiques auxquelles Eric Zemmour a été mêlé depuis vingt ans –, la question qui se pose est de savoir pourquoi ses adversaires réagissent à ses diatribes avec autant de véhémence ? J'y répondrai en évoquant ma propre expérience. Dans son dernier livre, en effet, Zemmour s'en prend violemment aux historiens professionnels. Certes, quasiment aucun nom propre n'est cité mais personne, parmi ceux qui exercent le métier d'enseignant-chercheur, n'a pu admettre qu'il s'agissait d'un « débat d'idées », sans « procès d'intention ». Si Eric Zemmour le pense vraiment, c'est qu'il ignore complètement ce qu'on appelle en sociologie, la réception d'un discours.

La psychologie sociale a montré, en effet, qu'il n'était nullement nécessaire d'agresser un individu personnellement pour qu'il se sente humilié ou discrédité. Il suffit que cette dévalorisation touche sa communauté, ses croyances, le sens qu'il a donné à sa vie. La position dominante qu'occupent dans les médias ceux que j'appelle les « professionnels de la parole publique » les rend généralement aveugles aux effets émotionnels de ce qu'ils racontent tous les jours. Voilà pourquoi ils sont tout étonnés des réactions parfois violentes qu'ils suscitent en retour.

3. « Personnellement, je reconnais à mes adversaires une certaine intégrité, je préfère les créditer d'"idées" plutôt que de leur faire des procès d'intention », voir Alexandre DEVECCCHIO, « Éric Zemmour : "Être le porte-voix des classes populaires est ma plus grande fierté" », *FigaroVox*, 7 novembre 2014 (mis à jour le 15 novembre 2014).

Ce que j'ai moi-même éprouvé en lisant les pages de *Destin français* consacrées à ma communauté professionnelle est comparable à ce que ressentent les membres des communautés musulmanes quand Zemmour discrédite leur religion, ou les homosexuels quand il s'en prend au « lobby gay ». Contrairement à Édouard Drumont, le vocabulaire injurieux d'Éric Zemmour ne vise pas nommément les personnes (en tout cas dans ses livres). Il n'empêche que sa façon de concevoir le « débat » est ressentie par ceux qui sont indirectement visés comme une atteinte inadmissible à leur dignité.

Bien que ce livre ne se situe pas sur le plan de la polémique, mais cherche plutôt à proposer une analyse, j'ai voulu mettre à profit cet avant-propos pour expliquer les raisons de ma propre indignation car c'est aussi une manière d'éclairer le lecteur sur le point de vue d'où l'on parle. Éric Zemmour a justifié son dernier livre en affirmant : « Quant à l'idéologie, tout le monde a un œil idéologique. Même les historiens qui prétendent le contraire. Sinon, on n'écrit pas une histoire de France⁴. » Cette réflexion montre qu'il ignore complètement le b.a.-ba de l'épistémologie de l'histoire. Depuis Max Weber, nous savons pertinemment que toute recherche repose sur une perspective, un point de départ, en rapport avec les centres d'intérêt et l'histoire personnelle du chercheur. C'est ce qui explique que la curiosité des historiens se soit étendue à des domaines de plus en plus divers et qu'il puisse y avoir des désaccords entre eux. Il n'empêche que tout historien digne de ce nom met en œuvre une méthode, qui n'est d'ailleurs pas très éloignée de celle qui définit la déontologie du vrai journaliste : trouver des sources, les confronter pour établir des faits vrais et vérifiables, etc. Éric Zemmour, on le verra, ne respecte aucune de ces règles. Contrairement aux historiens, son objectif est, en effet, strictement idéologique.

Ce qui m'a le plus choqué dans son dernier livre, ce sont ses affirmations concernant le « pouvoir » des enseignants-

4. Florent BARRACO, « Éric Zemmour : "La plupart des historiens n'assument plus l'histoire de France" », *Le Point*, 23 septembre 2018.

chercheurs. « Ces historiens-là tiennent le haut du pavé, écrit-il. Ils ont titres et postes. Amis et soutiens. Selon la logique mafieuse, ils ont intégré les lieux du pouvoir et tiennent les manettes de l'État⁵. » Je fais partie des historiens qui ont « titre et poste », puisque j'ai effectué toute ma carrière dans des institutions prestigieuses (l'École normale supérieure et l'École des hautes études en sciences sociales) où est formée une partie des élites de la République. Je serais donc l'un des membres de cette « grande machinerie universitaire historiographique [qui] euthanasie la France », comme il l'écrit aussi dans *Destin français*.

Depuis la parution de son dernier livre, Zemmour ressasse partout la même rengaine. Dans la chronique qu'il tient chaque semaine dans *Le Figaro*, il écrit par exemple : « Les historiens se soumettent au nouveau pouvoir. » Et d'ajouter : « Le nouveau Dieu de nos historiens contemporains est la Femme ou l'Europe ou le Migrant ou le Décolonisé [...]. La plupart des historiens qui se prétendent scientifiques sont devenus de nouveaux prêtres qui servent de nouveaux dieux⁶. »

Ces calomnies sont répercutées régulièrement par des chaînes télévisées, des radios, une partie de la presse, sans que nous ayons la possibilité d'y répondre, alors même qu'elles ne reposent sur aucune preuve. Puisque tous les journalistes, paraît-il, traquent aujourd'hui les « *fake news* », je suis disposé à contribuer à faire éclater la vérité, en dévoilant publiquement le type de pouvoir et de priviléges que je détiens. Je suis prêt à comparer, avec Éric Zemmour, ma déclaration d'impôts, mon patrimoine, le quartier où je vis, mon emploi du temps et mon carnet d'adresses. Et puisque, paraît-il, ces mêmes journalistes mènent un combat quotidien contre le « populisme », je suis sûr qu'ils s'empresseront d'informer leur public sur la façon dont Éric Zemmour mobilise la rhétorique populiste pour tenter de faire taire ses contradicteurs.

5. Éric ZEMMOUR, *Destin français*, op. cit., p. 37.

6. Éric ZEMMOUR, « Ces historiens qui se disent sans préjugés », *Figaro Vox*, 17 avril 2019.

Le « populisme » au sens vrai du terme, c'est l'usage que les dominants font du « peuple » pour régler leurs querelles internes. Depuis plusieurs années, *Le Figaro* a consacré beaucoup d'énergie pour présenter Éric Zemmour comme un enfant du peuple, un pur produit de la méritocratie républicaine⁷.

Toujours dans *Le Figaro*, Zemmour n'a pas hésité à suggérer que les critiques dont il était l'objet de la part des historiens professionnels reflétaient un « mépris de classe ». « Comme je suis le porte-voix des classes populaires et que j'en viens, je suis associé dans le mépris dans lequel une partie des élites tient celles-ci », affirme-t-il dans un entretien publié par *Le Figaro* en 2014⁸.

Bien que cette exhibition des origines sociales me déplaise fortement, car c'est l'une des formes du discours identitaire qui pollue aujourd'hui notre vie publique, je prendrai mon propre cas pour montrer la stupidité de cet argument. Éric Zemmour et moi, nous sommes – à quelques années près – de la même génération ; mais il se trouve que mes origines sociales sont encore plus « populaires » que les siennes. Certes, je suis issu d'une famille qui n'a jamais eu besoin de justifier ses « racines ». Noiriel est un vieux patronyme lorrain, attesté dès l'Ancien Régime. Du côté de mon père, le berceau de la famille, c'est le petit village d'Haréville-sous-Montfort à une trentaine de kilomètres du village natal de Jeanne d'Arc (Domrémy-la-Pucelle) et de celui de Maurice Barrès (Charmes). Du côté maternel, on retrouve les villages de Darney et de Plainfaing, proches de Saint-Dié, la ville natale de Jules Ferry. Pourtant, je ne me suis jamais identifié à cette France-là, bien au contraire. Né dans une famille

7. Pierre de Boihue écrit par exemple : « Le problème de ses adversaires, c'est qu'il est parfaitement légitime dans ce qu'il avance. Issu d'une famille juive algérienne et élevé en région parisienne, il est le symbole de la méritocratie. L'école républicaine, il connaît ! Un passé qui explique son positionnement et ses combats. Sa détestation de la médiocrité aussi » (Pierre DE BOIHUE, « Éric Zemmour, un homme d'influences », *FigaroVox*, 26 septembre 2014).

8. Alexandre DEVECCIO, « Éric Zemmour : « Être le porte-voix des classes populaires est ma plus grande fierté » », *art. cit.*

modeste et déclassée, ce qui m'a marqué dès l'enfance, c'est la stigmatisation qui pesait sur les gens comme nous ; le mépris des bourgeois pour les familles nombreuses qui-ont-des-gosses-pour-toucher-les-allocs (j'étais l'aîné d'une famille de huit enfants).

Mes parents ne m'ont pas placé dans une école religieuse comme ceux du petit Zemmour. J'ai fait ma scolarité à l'école publique avant la réforme Haby (1975) qui a mis en place ce fameux « collège unique » que Zemmour présente comme une catastrophe nationale. Comment pourrais-je prétendre que « c'était mieux avant », alors que j'ai vécu la ségrégation sociale qui interdisait aux enfants des classes populaires d'aller au lycée ? Après le CM2, direction la filière courte dans un collège d'enseignement général (CEG), avec le brevet comme terminus ; sauf pour les élèves qui passaient le concours d'entrée à l'école normale d'instituteurs, ce qui a été mon cas. Alors que Zemmour ne cesse de parler des « continuités » de son enfance, avec des trémolos dans la plume, ma trajectoire était à l'inverse marquée par les ruptures et les galères : j'ai dû mener un parcours du combattant pour franchir une à une les étapes.

J'évoque ce passé non pas pour affirmer que ma propre histoire serait « représentative », mais au contraire pour souligner la diversité des trajectoires qui ont caractérisé notre génération, alors que Zemmour présente son expérience comme un modèle afin de prouver que « c'était mieux avant ».

Dans un autre passage de son entretien publié dans *Le Figaro*, Éric Zemmour confie à son interlocuteur : « J'ai l'impression d'être resté fidèle à mes origines sociales, de ne pas avoir trahi d'où je viens. Tout cela touche à des sentiments très profonds. » Je suis en partie d'accord avec cette dernière phrase. Beaucoup de « transfuges sociaux » éprouvent un sentiment de culpabilité parce qu'ils ne vivent plus dans le milieu qui a été celui de leur enfance⁹. On verra plus loin

9. Tout dépend néanmoins des conditions de socialisation dans le milieu d'origine et de la prise de distance avec la famille, les amis d'enfance, etc.

qu'Édouard Drumont était lui aussi fortement travaillé par cette culpabilité. Le problème, c'est de savoir comment on s'en sort, car la culpabilité n'est pas toujours bonne conseillère.

Face au mépris de classe, le bien le plus précieux que ma mère a transmis à ses enfants, c'est une façon de défendre sa dignité qui consiste à ne pas vouloir se comporter comme ceux qui vous ont humiliés. Ma vocation de savant est née de là, parce que la science m'a donné la possibilité de sortir de mon milieu d'origine tout en ayant la conviction (assez naïve j'en conviens aujourd'hui) que mes recherches pourraient être utiles à ceux qui souffrent. Dans le même temps, j'ai réglé mon problème de culpabilité en continuant à vivre dans la ZUP de la banlieue parisienne où je suis arrivé au tout début des années 1980¹⁰. Ce n'était nullement une forme d'héroïsme, bien au contraire, puisque je me suis toujours senti beaucoup plus à l'aise dans les quartiers populaires enrichis par la mixité, que dans les ghettos de la bourgeoisie parisienne.

Certes, comme tous les membres de la classe moyenne qui ont fait ce choix pour mettre leur pratique en conformité avec leurs discours humanistes, j'ai été parfois saisi par le doute. C'est ce qu'on appelle un « conflit de loyauté ». L'avenir de mes enfants ne risquait-il pas d'être compromis par mes choix personnels ? Ce type d'inquiétude conduit les parents, le père et la mère, à assumer toutes leurs responsabilités. À la différence d'Éric Zemmour, je n'ai jamais été l'un de ces pères qui « considèrent qu'ils perdent leur temps quand ils s'occupent de bébé¹¹ ». Mes enfants ont fait leur scolarité

Sur cette question, voir Paul PASQUALI, « Déplacements ou déracinement ? Du "boursier" hoggartien aux migrants de classe contemporains », in Chantal JAQUET et Gérard BRAS (dir.), *La Fabrique des trans classes*, PUF, 2018.

10. Cette commune de banlieue ressemble à des milliers d'autres dont on ne parle jamais. Elle se caractérise par une sociabilité vivante grâce à tous ceux qui travaillent sur le terrain : les élus municipaux, les associations, les enseignants. Eux aussi se sentent humiliés par le dénigrement perpétuel de la « banlieue » que Zemmour et les journalistes qui le soutiennent alimentent constamment depuis les beaux quartiers où ils vivent.

11. Éric ZEMMOUR, *Destin français*, op. cit., p. 493.

dans les écoles publiques du quartier de banlieue où nous habitions et cela ne les a pas empêchés de réussir leurs études.

Éric Zemmour, tout comme Édouard Drumont avant lui, est un exemple parfait des transfuges sociaux qui ont été tellement fascinés dans leur enfance par le monde bourgeois qu'ils ont mobilisé toute leur énergie pour le rejoindre et lui ressembler. Fortune faite, Éric Zemmour s'est installé « dans un vieil immeuble xix^e, à l'ombre de l'église Saint-Augustin dans le VIII^e arrondissement, ce phare du catholicisme pour temps obscurs¹² » et il a scolarisé ses enfants dans des établissements privés. La fascination pour les « grands » transpire d'ailleurs à chaque ligne de son histoire de France.

Comment, dans ces conditions, peut-on affirmer qu'on est resté fidèle à ses origines ? La réponse tient dans ce que j'appelle une fidélité dévoyée. Elle consiste à inventer des « dominants imaginaires » contre lesquels on mène un combat inlassable au péril de sa vie. C'est ce genre de raisonnement qui pousse constamment Éric Zemmour à dramatiser la situation des banlieues, en prenant les exemples extrêmes pour la règle. Quand il affirme, par exemple, « les banlieues françaises sont désormais homogènes ethniquement et religieusement », c'est une manière de justifier le fait qu'il a lui-même déserté les lieux où il a passé son enfance. Pour éviter les ghettos qu'il dénonce, il aurait pu montrer l'exemple et y rester, comme je l'ai fait. De même, quand il affirme que le « vivre ensemble », « c'est le fantasme des plateaux télé. Dans la réalité les gens ne se mélangent pas, ils se séparent¹³ », il prend ses désirs pour des réalités, en généralisant son cas personnel.

Dans l'interview citée plus haut, Éric Zemmour affirme aussi : « Ma plus grande peur est effectivement de me couper du peuple et de rester enfermé dans ma tour d'ivoire médiatique. C'est un risque qu'il faut que je conjure. J'ignore encore

12. Ariane CHEMIN, « Et Zemmour devint Zemmour », *Le Monde*, 8 novembre 2014.

13. Cité in Danièle MASSON, *Éric Zemmour. Itinéraire d'un insoumis*, Éd. Pierre-Guillaume de Roux, Paris, 2018, p. 158.

comment. » Pour ma part, j'ai trouvé la réponse en créant une association d'éducation populaire qui intervient régulièrement dans les centres sociaux, les établissements scolaires de la région parisienne et ailleurs. Je propose donc à Éric Zemmour de délaisser momentanément les plateaux télé, et de nous accompagner dans l'une de nos représentations. Par exemple au centre social de la « Maison des Quartiers Maroc et Avenir » à Stains, commune qu'il présente comme la capitale européenne de la drogue. Il y découvrira un public attentif, composé en majorité de femmes des classes populaires, qui portent des foulards, et qui apprécient plus que tout qu'on les respecte et qu'on vienne discuter avec elles¹⁴.

Je n'essaie pas de me présenter comme un modèle. Chacun est libre d'organiser ses choix de vie comme il l'entend. Mais si l'on veut vraiment combattre le « populisme », il faut commencer par s'en prendre à ceux qui le nourrissent chaque jour depuis les positions de pouvoir qu'ils occupent. Ce qui différencie la science de l'idéologie, c'est que la démarche scientifique n'a pas pour finalité de confirmer constamment son identité, ses choix et ses intérêts personnels. La finalité civique de la science réside dans ce que j'appelle un travail de « désidentification », la capacité de se rendre étranger à soi-même afin de permettre aux individus de s'émanciper des déterminismes qui pèsent sur eux, souvent sans qu'ils s'en rendent compte. C'est un idéal qu'on n'atteint jamais mais vers lequel il faut tendre. Il s'agit, là aussi, d'une valeur républicaine héritée des Lumières, malheureusement piétinée aujourd'hui, y compris par ceux qui ne parlent de la République qu'avec des trémolos dans la voix.

J'ai voulu débuter cet ouvrage en donnant au lecteur des éléments qui éclairent le point de vue à partir duquel j'ai envisagé cette étude. Néanmoins, j'ai laissé de côté les jugements de valeur et les opinions politiques. Je n'aborde pas, dans ce livre, la question de savoir s'il faut fermer ou non

14. Voir les activités de notre association sur le site : <www.daja.fr>.

les frontières, encourager ou non le « multiculturalisme », etc. Je ne me fais pas non plus l'avocat des victimes des discriminations. J'analyse aussi le rôle que ceux qui parlent en leur nom jouent aujourd'hui dans toutes ces polémiques sans me prononcer sur la légitimité de leur combat, car ce serait contradictoire avec ma conception de la science.

Le but de ce livre est de mieux comprendre ce qu'est, au juste, l'histoire identitaire que diffuse Éric Zemmour. Le vocabulaire de l'identité ayant pris une place considérable dans le débat public, je voudrais préciser quel sens je donne à ce mot. Je pars du principe que toute personne est façonnée par un grand nombre de caractéristiques identitaires (liées à son genre, son milieu social, sa nationalité, sa religion, son origine, etc.). C'est ce que j'appelle des « identités latentes » que nous aménageons à notre convenance dans notre vie privée. Un discours identitaire se caractérise par le fait qu'il sélectionne l'une de ces identités latentes pour la projeter dans l'espace public, la transformant ainsi en une entité collective, un « personnage » dénoncé ou défendu dans le cadre des luttes politiques du moment.

Au sens large, on peut dire que tous les discours politiques présentent une dimension identitaire. Comme je l'ai montré dans mon *Histoire populaire de la France*¹⁵, le mouvement ouvrier s'est développé à partir de la fin du XIX^e siècle en mobilisant l'identité sociale de son électorat, afin de fabriquer le personnage du « prolétaire » exploité par son patron. Cependant, dans le présent ouvrage, j'aborde les questions identitaires au sens strict du terme, qui est le plus courant aujourd'hui. Il renvoie aux discours qui fabriquent des entités collectives à partir du critère de l'origine et/ou de la religion des individus.

Je montre, dans ce livre, que le type d'histoire identitaire que ressasse Éric Zemmour dans ses livres a lui aussi une histoire, qui débute avec Édouard Drumont. Cette hypothèse a déjà

15. Voir Gérard NOIRIEL, *Une histoire populaire de la France. De la guerre de Cent Ans à nos jours*, Agone, Marseille, 2018, notamment le chapitre 9.

été émise par d'autres, avant moi. L'historien israélien Shlomo Sand a écrit récemment, à propos du *Suicide français* : « Il a pu sembler que jamais depuis *La France juive* de Drumont en 1886 un essai politique comme celui de Zemmour n'avait connu une diffusion aussi impressionnante. » Et il poursuit, à juste titre, en soulignant que le contexte et les causes du succès de ces essais étaient similaires¹⁶. Alors qu'on parle souvent aujourd'hui d'un retour aux années 1930, en réalité le point de départ dont il faut partir se situe dans les années 1880, c'est-à-dire au moment même où la III^e République a mis en place les institutions démocratiques qui nous gouvernent encore. L'antisémitisme et l'islamophobie ne sont pas des idéologies incompatibles avec le régime de la démocratie parlementaire¹⁷. Au contraire, il faut y voir des pathologies du système démocratique. Telle est l'hypothèse qui guide la présente recherche.

16. Shlomo SAND, *La Fin de l'intellectuel français ?*, La Découverte, Paris, 2016, p. 248.

17. J'utilise les termes « antisémitisme » et « islamophobie » dans un sens neutre. Ils désignent les discours qui généralisent à toute une communauté religieuse des propos ou des comportements qui ne concernent qu'une infime minorité de leurs membres. Cela n'empêche pas que l'on puisse porter un regard critique sur les dogmes religieux, les politiques qui s'en réclament ou les comportements des personnes qui s'identifient comme « juif » ou « musulman ».